

Chère Nurith

Je tenais encore à te remercier pour ce film qui met à l'honneur les langues perdues judéo-arabes, pour ce travail de mémoire que tu as effectué et pour m'avoir invitée en compagnie de mes amis et collègues psychanalystes, Pascal Laëthier et David Rofé-Sarfati¹.

Tu m'as demandé de t'envoyer mon texte, dit lors de la présentation à l'issue de la projection du 10 avril, le voici. C'est une réflexion nourrie des six témoignages de ton film ainsi que de mon expérience personnelle de psychanalyste et de fille d'immigrés venant d'un pays devenu arabe.

« **yerani kobara ala wildi !** » Je tenais à faire résonner ces mots dans cette salle.

Cette phrase, cette concaténation, cette holophrase, je ne sais pas l'écrire, même pas en phonétique, je suis incapable d'en séparer les mots.

Je reconnais, de l'hébreu, le mot Kapara, sacrifice.

Cette phrase, ma mère la disait à mon frère ; pas à moi, une fille. Ma grand-mère la disait à ses fils.

Leur Dieu semblait encore exiger des sacrifices. « Que je parte en sacrifice pour mon fils. »

« Wildi » Est-ce « Yeled sheli ? » Peut-être. Plus personne ne peut me le dire.

En arabe, « non » se dit « laa » ; en hébreu, cela se dit « lo »

J'ai longtemps pensé que « nechmaa », qu'utilisait ma grand-mère, signifiait « brise légère », je l'avais déduit du contexte, jusqu'à ce que j'apprenne l'hébreu, que j'ai accès à l'étymologie et que je comprenne qu'il s'agissait du mot « nechama », souffle, âme.

Mettre des « aa » ouverts à la place des « a » ; des « wou » à la place des « v », voilà la langue que parlaient, de temps en temps, entre eux, mes parents et mes grands-parents qui parlaient et écrivaient tous français, à l'exception de mon grand-père paternel, né vers 1870, avant le protectorat français.

Je suis née à Paris, de parents nés en Tunisie.

La Tunisie est devenue un protectorat français en 1881. Les juifs, du fait de la Bar Mitzvah, étaient déjà plus alphabétisés que les autres populations. Seul l'hébreu s'écrivait, se lisait en Tunisie auparavant (dans les années 1980, seule environ 40 % de la population locale était alphabétisée).

Il y avait eu déjà l'apport occidental des « Grana », les juifs livournais venus s'installer dès le début du XVII^e siècle en Tunisie, qui avaient un niveau socio-culturel élevé, un certain mépris de classe, réel ou fantasmé, pour les juifs autochtones, ce qui a conduit à une occidentalisation accélérée. Les « grana » juifs parlaient, lisaient et écrivaient l'italien et les juifs tunisiens, là de tout temps, sans doute depuis la destruction du Second Temple, parlaient parfois le judéo-arabe.

Parmi les pays du Maghreb, c'est en Tunisie, que les premiers livres en hébreu ont pu être imprimés, à Livourne d'abord², sur des imprimeries hébraïques en Tunisie à partir du Protectorat.³

Mon père, né en 1925, parlait français et arabe plutôt que judéo-arabe. C'était principalement une différence d'accent et le judéo-arabe n'avait pas bonne presse, langue de la dhimmitude, langue « dhimminué » selon la formule de l'écrivain Albert Memmi.

Ma mère, née en 1943, je ne sais trop ce qu'elle parlait à part le français. Je pense qu'elle avait glané de-ci de-là des expressions qui l'intriguaient, en arabe, en italien, en maltais, dans le melting-pot du Tunis des années 50. Pour elle, c'étaient déjà des signifiants énigmatiques, des mots qui restent. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle disait. Elle singeait l'accent sicilien ou corse, mon père riait. Un écart de date de naissance de quelques années suffisait à créer d'immenses différences linguistiques, éducatives et culturelles.

¹ Comme toujours, je remercie Samuel Béraud-Letz, psychanalyste, avec lequel se maintient au fil des années nos échanges entre Paris et Tel Aviv. Pour une consultation avec lui à Tel Aviv : scbletz@gmail.com

² David Cazès, Notes bibliographiques sur la littérature juive tunisienne¹, Tunis, 1893, réédité par Editions JASYBER-MARSEILLE en 1988.

³ Aldo Naouri, dans son témoignage parle d'un livre Les mystères de Paris en judéo-arabe, ce livre a été retrouvé par Nurith. Il s'avère que ce livre a été imprimé en Tunisie. C'est probablement en Tunisie, grâce à l'apport des Livournais, que les premières imprimeries ont fonctionné dans le Maghreb.

Le judéo-arabe, je l'ai entendu enfant : des chuchotements dans la cuisine, dans la chambre conjugale, des disputes, parfois des insultes, C'était la langue de l'intime, du secret, c'était la langue des imprécations, des malédictions, une langue utilisée pour que nous, les enfants, ne comprenions pas. Cela nous faisait tendre l'oreille.

C'étaient aussi des bénédictions, des petits mots tendres et absurdes d'une mère pour son enfant, des mots dont le sens importait peu. « Zerah Keten » ma mère m'appelait parfois ainsi, j'ai appris beaucoup plus tard, une fois de plus grâce à l'hébreu, que cela devait vouloir dire « petite graine ». Des mots pour la sphère privée, la langue des sens, des affects, du sensoriel. La langue de l'oralité, elle ne s'écrivait pas.

Ces mots, je les ai longtemps considérés comme interdits. Il était dangereux de les dire en famille car ils n'avaient pas été homologués dans le social, il y avait le risque de dire des horreurs, des paroles crues. Cette langue était souvent utilisée pour décharger du pulsionnel brut, du vulgaire, du régressif.

Cette langue pouvait me faire honte, c'était langue du ghetto, « la Hara », de la dhimmitude et nous devons être des occidentaux. C'était une langue dédaignée, déchu. Certains mots mal utilisés pouvaient nous déclasser, il y avait des niveaux de langue qui renvoyaient à une société extrêmement hiérarchisée. Pour l'enfant que j'étais, elle représentait un risque de déclassement, je n'avais pas les filtres sociaux.

Aujourd'hui, je la comprends, je ne la parle pas. Je ne l'ai jamais parlée.

Sans doute du fait de l'extrême ambivalence que j'ai vis-à-vis de cette langue.

Je n'aimais pas cette langue enfant. Nous étions fâchés avec elle, entachée de la dhimmitude, de la colonisation en partie émancipatrice, puis de l'exil subi et soudain.

Il y avait dans l'ensemble du monde arabo-musulman un million de Juifs, il en reste 4 000.

Aujourd'hui, j'ai enfin un rapport pacifié, plus nostalgique avec cette langue et je peux utiliser certains mots sans crainte, sous le contrôle d'un surmoi mature, je sais enfin ce que je dis.

Ce sont aussi des maximes, des proverbes, des histoires drôles, des histoires de Ch'hâ⁴, le benêt, de Hachclouf, la mouche du coche - un peu le Mangeclous d'Albert Cohen -, des histoires de conseiller, de marieuse, de fiancée, de fainéant, sûrement des variantes de Witz, un héritage talmudique perdu avec la scolarisation et la colonisation.

Elle est aussi constituée d'erreurs de français inaltérables qui nous assignent immédiatement à une origine géographique précise, d'une gestuelle - on parle avec les mains -, de mots et d'expressions français désuets.

C'est une langue fleuve qui a charrié les influences de tous les pays traversés pendant les exils. La présence de ces traces serait comme l'essence diasporique du peuple juif.

Aujourd'hui, à quelques lambeaux près, c'est une langue morte, à l'agonie. Il n'est possible de l'entendre utilisée que dans un ou deux cafés de Belleville, à la plage de Natanya, sur le Kikar Atzmaout, à une table de poker ou de rami.

J'ai transmis pas mal de mots à mes enfants : Rkik, Darka, Rasra, Aoda, ainsi que le nom de tous les plats de la cuisine tunisienne. Eux n'ont pas eu ce rapport ambivalent à cette langue, cette rancœur, ce ressentiment. Leurs copains les connaissent aussi ces mots. Ce ne sont pas des juifs, ni des tunisiens, pourtant ils les utilisent, car ils sont intraduisibles, car ils représentent un folklore. C'est une position au monde faite d'humour lourd, d'auto-dérision, de culot, d'un brin de mégalomanie « de rois déchus » comme l'écrit Marcel Cohen, etc. qui a donné naissance à une génération d'humoristes. La cuisine sera transmise. De cette langue, il ne restera, à quelques mots près, que le nom des plats.

La lalangue

Les mots qui restent seraient comme **des mots « madeleine »**, des mots « réminiscences », propres à faire réémerger des traces de jouissance infantile. « Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. »⁵ écrit Marcel Proust.

Lacan crée le concept de la **lalangue** pour désigner la langue de l'enfant au berceau, cette dimension de jouissance de la langue partagée seulement avec la mère, aussi proche que possible de la lallation. Pas d'emblée symbolique, elle est construite dans la jouissance du parler de la mère, et dans la jouissance d'entendre de l'enfant, en deçà de ce que la langue signifie. C'est également comme cela que se transmet l'inconscient qui,

⁴ André Nahum (1998), Humour et sagesse judéo-arabes, Desclée de Brouwer, Paris.

⁵ Marcel Proust (1913), Du côté de chez Swann, Gallimard, Paris.

en plus des signifiants, est constitué à partir de ces « dépôt, alluvions, pétrifications qu'aura épongé cette lalangue ». L'enfant commence à jargonner avec ses parents pour ensuite parler la langue permettant l'échange avec la collectivité dont il doit accepter les règles, la syntaxe, bref l'autorité de la langue qu'il parle. Le langage, la langue de la société, de l'éducation et de la culture est précédée de cette lalangue qui sera ensuite prise dans le « Discours du maître » ne serait-ce que de l'alphabétiser. L'école est une machine à **dématernaliser la lalangue**.

Ces mots, les mots que nos parents nous ont transmis, d'où qu'ils viennent, sont **des rappels à l'ordre**. Ils nous servent à nous rappeler aussi d'où l'on vient, à nous débarrasser, un moment, de ce qu'il nous a fallu endosser comme rôle social pour nous intégrer en France, à ne pas en être trop dupes. Ces mots restent dans la bouche parce qu'ils sont sans adresse, nous n'avons plus personne avec qui les échanger. A la faveur d'une rencontre avec qui a vécu la même histoire, les mots reviennent. Ils sont là, comme tapis, en attente. De venir débattre aujourd'hui avec vous et une foule d'expressions, de mots me sont revenus pendant quelques jours. Et puis, je me suis dit à quoi bon ? Je n'ai personne avec qui m'en souvenir. Peut-être deux ou trois amis avec lesquels ces signifiants ont quelque chose à voir avec mes signifiés.

Beaucoup d'écrivains Juifs séfarades ont fait œuvre de ces langues perdues, de cette Histoire construite sur le trépied de la dhimmitude, de la colonisation, de l'exil et, pour certains, de la Shoah. Chacun aurait un rapport singulier avec ces langues, en fonction de l'histoire plus ou moins traumatique qui a accompagné l'exil. Comment qualifier ces mots qui restent ? A quoi nous servent-ils ? Lesquels restent ?

Albert Cohen n'a écrit qu'en Français, pourtant l'accent y est « si oriental »⁶. Toute son œuvre est traversée de **mots fantômes, de mots revenants, de mots cryptes**, pour faire revenir sa mère morte avec laquelle il parlait en judéo-vénitien, pour faire entrer ses morts dans le langage, y faire circuler l'âme de ses ancêtres. « Oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge. Mais ils ne me rendront pas ma mère. Si remplis de sanguin passé battant aux tempes et tout odorant qu'ils puissent être, les mots que j'écris ne me rendront pas ma mère morte. »

L'écrivain **Marcel Cohen** naît en 1937 près de Paris de parents turcs. Il écrit en 1981 *Lettre à Antonio Saura, qui croyait peindre des portraits imaginaires, par un séfarade de Turquie se souvenant parfaitement de chacun de ses modèles*⁷. Il a trouvé un interlocuteur en ce peintre espagnol avec qui égrener, en Djudyjo, ses souvenirs et il termine sa lettre par un long lexique de **mots-restes** où il prend soin d'en retrouver l'origine : grec, turc, hébreu, français etc. En 2013, plus de trente ans plus tard, il publie *Sur la scène intérieure*⁸, cette fois, il y parle d'objets qui lui sont restés de sa famille morte pendant la Shoah. Les mots, de restes, se seraient effacés, auraient comme changé de statut, faute d'interlocuteur et il faudrait des choses, des « **concrétions** », des objets témoins, souvenirs d'une époque révolue, comme conservateurs de mémoire, comme « reflet d'une aura ». « Ce que je note ici est à peu près tout ce que je garde en mémoire en dépit des cinq siècles passés en Turquie par mes ancêtres. » écrit-il. Cette splendide méditation sur la disparition du djudyjo relate « la fin d'une expérience à la fois singulière et collective du monde ».

Dans la préface à l'ouvrage *La statue de sel*⁹ d'**Albert Memmi**, écrivain né en 1920 à Tunis, Albert Camus note que « *le curieux sujet du livre, c'est l'impossibilité d'être quoi que ce soit de précis pour un juif tunisien de culture française.* »

« *Je pense en français et mes soliloques intérieurs sont depuis longtemps de langue française. Lorsqu'il m'arrive de me parler en patois, j'ai toujours l'impression bizarre, non d'utiliser une langue étrangère, mais d'entendre une partie obscure de moi-même, trop intime et périmée, oubliée jusqu'à l'étrangeté.* » Pour Memmi, sa langue d'origine, qu'il appelle « patois » est une **langue « dhimminuée », stigmatisante, faite de mots identité**. Coincé dans cette « impasse » identitaire, pour lui, parler sa langue d'origine serait parler à des sourds. Ce rapport très ambivalent de haine de soi projetée est particulièrement manifeste dans son roman

⁶ Dans Le livre de ma mère il rappelle qu'il était « un écolier pourvu d'un accent si oriental que mes camarades du lycée se gaussaient lorsque je faisais d'ambitieux projets de baccalauréat [...] ».

⁷ Marcel Cohen, La pensée de midi 2001/2-3 (N° 5-6), Lettre à Antonio Saura, qui croyait peindre des portraits imaginaires, par un séfarade de Turquie se souvenant parfaitement de chacun de ses modèles

⁸ Marcel Cohen (2013), Sur la scène intérieure, Gallimard, Paris.

⁹ Albert Memmi (1953), La statue de sel, Gallimard, Paris.

Agar¹⁰, ayant pour thème le mariage mixte avec une Française non-juive et au regard critique qu'elle porte sur la vie socio-culturelle et les mœurs de la Tunisie des années cinquante.

« *Ma langue maternelle fut une langue infirme. Ce patois judéo-arabe de Tunis, truffé de mots hébreux, italiens, français, mal compris des Musulmans, totalement ignoré des autres, m'abandonnais dès que je quittais les ruelles du ghetto. Au-delà des émotions simples, du boire et du manger, dans cet univers politique, technique et intellectuel que je rêvais de conquérir, il perdait tout efficacité. Par bonheur, l'école primaire me fit don du français. C'était un cadeau intimidant, exigeant et difficile à manier ; c'était en outre la langue du Colonisateur. Mais précisément, ce superbe instrument, magnifiquement au point, exprimait tout et ouvrait toutes les portes. Le degré de culture, le prestige intellectuel, la réussite sociale se mesurait à l'assurance dans le maniement de la langue du vainqueur. J'acceptai joyeusement le pari et l'enjeu : avec ma mère, qui ne comprenait pas le français, je parlerais la langue de mon enfance ; dans la rue, dans ma profession, je serais un Occidental. C'était affaire d'organisation intérieure. Après tout, je ne serais pas le seul homme sur terre à ne pas connaître une parfaite unité. » écrit Albert Memmi dans *La libération du Juif*¹¹.*

Cette « parfaite unité » est-elle une visée ? Ne sommes-nous pas tous divisés entre notre conscient et notre inconscient ?

Le Texte biblique et l'étymologie donnent accès aux différents usages de la langue au travers des organes impliqués dans cette fonction de la parole : langue, lèvres, bouche, voix, etc. Le mot hébreu « Lashon », organe et langue intérieure, privée serait du côté de cette langue, un idiome, un dialecte, un patois qui demeurerait pour l'essentiel dans la bouche, par exemple, la médisance « lashon ha raa », mauvaise langue. Par opposition, le mot hébreu « Safa », serait le langage, la langue socialisée, de la cité, partageable, de même racine que lèvres, raconter, livre, etc.

Dans l'épisode de Babel Genèse 11,1 « Toute la terre avait une même langue (Safa) et des paroles semblables. » *וְכָל-לִשָּׁנָה אֶחָדָה* Ce que Dieu sanctionnera par la « confusion des langues ».

Moïse était lui « **incirconcis de langue** », souvent traduit par bégaiement. Exode 4, 10 Moïse dit à l'Éternel : « De grâce, Seigneur ! je ne suis habile à parler, ni depuis hier, ni depuis avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur ; car j'ai la bouche (peh) pesante et la langue (lashon) embarrassée. » *כִּבְד-פִּי וְכִבְד לְשׁוֹן*

En Exode 4,11 et 4,12, L'Éternel lui répondit : « Qui a donné une bouche à l'homme ? qui le fait muet ou sourd, clairvoyant ou aveugle, si ce n'est moi, l'Éternel ? 12 Va donc, je secondera ta parole et je t'inspirerai ce que tu devras dire. » *עַם-פִּי יִהְיֶה*,

Dans le film, Aldo Naouri témoigne que l'on disait des Juifs, qu'ils « zozotaient ». Pour **Jacques Derrida**, né en 1930 à El Biar en Algérie, la langue, est le critère suprême d'identification, son appropriation est signe d'appartenance. Ce bilinguisme ferait « **trouble de l'identité** » face au « Monolinguisme de l'autre »¹² selon le titre d'un de ses ouvrages. Son ouvrage *Schibboleth*¹³, parle des différentes circoncisions ou de l'absence de ces circoncisions. Les Ephraïmites, qui ne peuvent pas prononcer schibboleth, sont incirconcis de la voix, comme on peut l'être des lèvres, de la langue, des oreilles ou du cœur.

En reprenant cette analogie, Des Mots qui restent pourraient être des **mots Schibboleth**, des signes de ralliements, de reconnaissance et une déclaration d'appartenance à une culture qui fait une place aux traces inconscientes, historiques, divines, qui « secondent » notre parole.

Le Yiddish sera éternel en Israël du fait du monde juif ultra-orthodoxe, comme nécessité logique profane de l'hébreu qui, lui, est réservé au sacré. Les langues judéo-orientales sont, elles, vouées à disparaître. Qu'en restera-t-il ?

Il y a un mot en hébreu qui pourrait désigner ce qui restera de ces langues, un mot au pluriel avec une double acception pour désigner à la fois les traces sensorielles venant de l'attachement à la mère et la transmission de la fonction paternelle.

¹⁰ Albert Memmi (1955), *Agar*, Gallimard, Paris.

¹¹ Albert Memmi (1966), *La libération du Juif*, Gallimard, Paris.

¹² Jacques Derrida (1996), *Le Monolinguisme de l'autre*, Editions Galilée, Paris.

¹³ Jacques Derrida (1986), *Schibboleth* Pour Paul Celan, Editions Galilée, Paris.

Un seul mot hébreu, le mot ta'am, (dont le pluriel est ta'amim¹⁴) désigne à la fois sens, goût, saveur, parfums, épices et, par ailleurs, sens, sons, ordonnance, commandement, rythmes, signes de cantillations.

A la synagogue, le hazan, maître-officiant délivre des ordonnances cantillées qui structurent sa proclamation pour en transmettre le sens.

Le système de cantillation de la prière diffère selon les communautés. C'est un système de signes sur le Texte biblique pour indiquer les hauteurs de voyelles, pour donner au Texte son rythme, sa musicalité. Il y a des oratoires différents selon chaque pays d'origine, selon chaque communauté.

Du côté de la fonction maternelle, de la langue de la mère, de la lalangue, il restera ce qui entre dans la bouche : des goûts, des saveurs, des parfums, des épices, des sens, la cuisine.

Du côté de la fonction paternelle, de la langue des pères, il restera ce qui sort de la bouche : du sens, des « ordonnances », des « commandements », des sons, des rythmes, des signes de cantillation.

Des mets qui restent et des chants qui restent, des Taamim.

La cantillation, armature linguistique, impulsée par le Hazan chef d'orchestre viendrait comme rythmer les ouvertures et les fermetures de la bouche, viendrait comme parachever la castration orale et éponger les restes de la lalangue.

Le témoignage de Anat Pick, avec ses sons et ses rythmes, illustre particulièrement cette hypothèse.

Ces langues pour l'essentiel, c'est de l'hébreu avec une autre musicalité, des chants hébraïques tenant compte des influences locales, pour dire les traces des migrations, des exils, l'essence diasporique du peuple juif qui « zozotte » de structure, toujours bilingue, toujours divisé.

Les deux Seder (ordre, ordonnancement) sont des rituels composés de prières assorties d'incorporations, de taam-mets et de taam-sons. Celui de Pessah, récit de la sortie d'Égypte et celui de Rosh Hachana, Jour de l'an marquant la création du monde et **le non-sacrifice d'Isaac.**

Nous y mangeons des mots, du récit, de la transmission.¹⁵ Ils assurent la fonction de relier les générations.

Le Seder de Rosh Hachana en sa version complète et d'origine, aujourd'hui propre aux Juifs Séfarades, chanté dans ces langues perdues, imprimé comme **Feuille de miel**¹⁶, restera comme trace de ce judaïsme d'Orient.

Magali Taïeb-Cohen
Psychanalyste

¹⁴ Cette idée a pu émerger en moi grâce au compositeur et musicien Yoël Taïeb. Pour écouter sa musique :

<http://www.yoeltaieb.net/>

¹⁵ Si le Seder de Pessah perdure au sein des communautés ashkénazes et séfarades, le Seder de Rosh Hachana a lui été allégé dans les communautés ashkénazes, réduit à la consommation de pommes et de miel pour une année douce.

Seuls les Juifs orientaux sont encore fidèles à la tradition du Seder de Rosh Hachana complet, Seder que le Psychanalyste Gérard Haddad a longuement analysé dans son Livre Manger le livre, rites alimentaires et fonction paternelle. Ce rituel d'incorporation de différents mets destiné à prendre en soi le bon comme à conjurer le mauvais à partir d'homonymies, de jeux de mots entre le nom des aliments et les mots énoncés : « année douce », « ennemis », « faire disparaître », « tête des nations », etc. « *Les mets du repas symbolique ne se trouvent là que pour leur nom, pour les phonèmes qu'ils contiennent. (...) Ils sont le support de sons, de signifiants.* »

¹⁶ La Feuille de Miel Parisienne, La Maison du Taleth, Périodique rédigé dans la tradition du « Mohel » Gaston Guez.